

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Abonnement... Tris mois... Six mois... Un an...

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. MENNESSIER. Le Nord de la France: Trois mois... Six mois... Un an...

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeek, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée...

ROUBAIX, 22 JANVIER 1871

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Cambrai, 20 janvier, 6 h. soir. Les Prussiens marchent sur Cambrai, on entend parfaitement le canon; deux obus viennent de tomber sur les remparts. Il y a une panique générale. Les troupes sont évacuées sur Lille, Douai et Arras...

Berne, 12 janvier. Assaut nocturne à Belfort le 10; canonade la nuit dernière. En Alsace, la situation est très-tendue par le patriotisme croissant, les Prussiens sévissent; ils sont inquiets. En Allemagne, la misère dans les basses classes est grande. En Suisse, la nouvelle du bombardement de Paris a été accueillie avec indignation.

HAVAS. Berne, 13 janvier. Un décret de Guillaume confisque les biens des Alsaciens partis pour l'armée ou absents sans permission. Le Volksverein de Nuremberg proteste contre l'annexion de l'Alsace.

Florence, 13 janvier. Le Roi recevra aujourd'hui le général Sheridan. Naples, 13 janvier. L'éruption du Vésuve jusqu'à présent ne présente aucun danger.

Londres, 21 janvier. On assure que M. Jules Favre arrivera lundi prochain. Le Daily News annonce de Versailles, le 20 janvier: Les Français ont fait hier une sortie vers le Nord. Un vif combat a eu lieu à Montretout, place que les Allemands ont reprise le soir.

Dépêches prussiennes. Versailles 20 janvier. L'Empereur à l'Impératrice. Officiel.—Après l'assaut de la gare par le 19^e régiment, le général Goeben a fait occuper encore hier soir Saint-Quentin par la division du prince Albert fils et la brigade du 8^e corps; aujourd'hui il poursuit l'ennemi dispersé dans les directions du Nord et de l'Est. Ici tout est calme en ce moment (2 heures), mais les troupes des deux côtés sont encore dans leurs positions respectives.

Versailles, 20 janvier. Nos pertes du 19 devant Paris sont évaluées à environ 400 hommes. Les pertes de l'ennemi sont si considérables, qu'il a fait demander un armistice de 48 heures. Nous avons fait 500 prisonniers.

Versailles, 20 janvier. Des forces ennemies considérables sont sorties aujourd'hui du côté du Mont-Valérien, contre la position du 5^e corps d'armée. Elles ont été repoussées. La lutte, commencée à onze heures du matin, a continué jusqu'à la tombée du jour. En tant qu'on puisse en juger maintenant, nos pertes ne sont pas considérables.

L'artillerie de siège continue le feu avec succès et sans interruption. Werder a commencé la poursuite de Bourbaki avec des combats heureux. Le 18, la première armée a refoulé les divisions avancées de l'armée du Nord de Beauvois sur Saint-Quentin. L'ennemi a perdu un canon et 500 prisonniers non blessés. Le 19, Goeben a attaqué l'armée du Nord dans sa position devant Saint-Quentin. Dans une bataille qui a duré sept heures, il l'a délogée de toutes ses positions et, après une lutte acharnée, il l'a refoulée dans Saint-Quentin. Plus de 4,000 prisonniers non blessés sont entre nos mains. Le 19, Tours a été occupé par la seconde armée, sans aucune résistance. Le bombardement de Longwy a commencé aujourd'hui.

Dresde 21 janvier. Le Journal de Dresde publie le télégramme suivant du prince royal de Saxe: « La division de cavalerie saxonne, le 1er bataillon de chasseurs et la 2e batterie montée ont pris une part brillante à la victoire du général Goeben, près de St-Quentin.

St-Quentin, 20 janvier. La première armée a obtenu hier une victoire éclatante près de St-Quentin. Y ont pris part en dehors des troupes de la première armée les troupes du général saxon comte de Leppe. Après que la division du prince Albert eut pris la gare d'assaut, la cavalerie a fait plusieurs attaques heureuses. Nous avons capturé 6 canons et environ 10,000 prisonniers non blessés. Partout l'armée ennemie montre les symptômes de la plus grande dissolution. Nos pertes ne sont pas encore constatées; celles des Français sont plus considérables que les nôtres.

Berlin, 21 janvier. Il est officiellement constaté que la nouvelle publiée par les journaux, et d'après laquelle la canonnière allemande Meteor aurait été capturée, le 24 décembre 1870, dans les eaux indiennes, par l'avis français le Bouvet, est de pure invention.

Berlin 20 janvier. La réponse du gouvernement luxembourgeois, du 12 janvier, à la dernière dépêche du comte de Bismark, constate qu'il accepte avec empressement la promesse de l'envoi d'un représentant de l'Allemagne, afin de prévenir les malentendus futurs. Le gouvernement grand-ducal s'engage à faire une enquête sur les faits récents signalés par le comte de Bismark. Cette réponse, comme la dépêche du comte de Bismark, a été communiquée aux grandes puissances.

LA FRANCE OUTRAGÉE.

De toutes les nations de la terre, la nôtre avait été la plus respectée; elle était première en Europe, première dans le monde; elle exerçait une souveraineté devant laquelle s'inclinaient les autres peuples; plus d'une fois on essaya de résister à ses entreprises, mais l'idée ne vint jamais à personne de l'insulter. Ce respect pour la France fut l'œuvre de ses rois. Ils ne représentaient pas seulement la force, ils représentaient la justice, la dignité, le génie civilisateur. La maison de France exprimait toutes les grandeurs, et les autres familles d'Europe qui portaient le sceptre étaient quelque chose en raison des liens qui les rattachaient à cette tige auguste. Il y avait le roi de France et puis il y avait le commun des rois. C'est pourquoi lorsqu'on disait le roi en Europe, cela voulait dire saint Louis, Henri IV ou Louis XIV; et quand Louis XVIII, à Compiègne, se trouvait avec l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, il passait sans façon le premier, quoiqu'il fût le souverain d'une nation vaincue et que les autres potentats eussent derrière eux des armées victorieuses, il était le roi de France, et ce nom demeurait au-dessus de toute chose sur la terre; il résumait toutes les gloires et commandait le respect. Ce respect n'entourait pas seulement le monarque; il s'étendait sur le royaume; il en était le bouclier. On le vit bien en 1814, et ceux qui l'ont méconnu ont cruellement méconnu la vérité. Mais ces temps de mensonge et d'ingratitude sont passés, et l'heure de la justice est venue pour cette époque de réparation, de prospérité et d'honnêteté qui s'appelle la Restauration.

Le poète a dit que rien n'est plus amer que le souvenir du temps heureux lorsqu'on est tombé dans la misère. Ainsi nous souffrons aujourd'hui en songeant à notre passé glorieux. Après mille ans de respect, nous sommes outragés. Nous avons des provinces administrées par des préfets allemands. Le descendant de ceux à qui nous permissions, il y a à peine deux cents ans, de prendre le titre de roi, donne des ordres à Versailles; un protestant prêche en allemand dans la chapelle où Bossuet, Bourdaloue et Massillon parlaient devant Louis XIV, et les obus prussiens insultent Paris; ils atteignent nos églises, nos musées, nos hôpitaux, nos écoles; ils outragent et tuent. Nous avons cessé d'être respectés. Paris, la cité reine où resplendit de toutes parts le génie des temps monarchiques, est traité comme une muraille à laquelle il faut faire brèche. Cela ne s'était pas vu durant mille ans d'histoire; jamais, non jamais on ne s'était permis une telle audace. La France a donc été diminuée en l'absence des rois qui l'ont faite? Il y a donc quelque chose de tristement changé dans

nos destinées! Nous savons ce qu'était notre pays quand le chemin de l'exil s'est ouvert pour les descendants de la grande race; voyez l'état où il est maintenant, voyez ce que la révolution en a fait. Ce fut au nom du bonapartisme que la Restauration fut attaquée pendant quinze ans, attaquée par les conspirations et par les chansons; le bonapartisme est rentré en France avec votre complicité; contemplez son ouvrage qui dépasse celui de 1814 et de 1815; trente-cinq départements envahis et Paris bombardé, voilà d'humiliants horreurs qui portent la signature du bonapartisme. La maison de Bourbon avait mis au front de notre patrie un diadème; le féau du bonapartisme a fait de notre patrie « la veuve des nations, » pour parler comme le prophète des grandes douleurs. Devons-nous péirir? non; Dieu nous a fait gémissables parce que nous sommes une nation chrétienne. La vitalité débordante au milieu de nous par l'héroïsme des dévouements. L'outrage est là dans la dureté implacable, mais les jours du respect ne peuvent-ils pas revenir? et quel est celui d'entre nous qui, au milieu de tant de malheurs, ne préferait pas l'oreille à la voix d'un royal proserit qui irapperait à notre porte en disant: « Ouvrez, c'est la fortune de la France? »

(Union.)

Nous avons cité dans notre édition d'hier soir quelques paroles du discours prononcé par M. Gambetta à la préfecture de Lille; voici ce que nous lisons dans le Mémorial de ce matin: L'heure avancée nous empêche de reproduire en entier le discours de M. Gambetta, mais nous en avons retenu le sens que nous croyons exact: « La France, dit-il, n'a-t-elle pas été livrée complètement sans soldats, sans chefs, sans canons, sans armes! Il a fallu se relever et tout faire et nous en sommes parvenus à tenir tête à des armées nombreuses et aguerries. « Pouvons-nous abaisser la France, si forte et toujours malgré un enchaînement moral de vingt ans. Que chacun de nous se consacre à la défense de la Patrie! Rien n'est encore perdu. « Vous avez à la tête de l'armée du Nord le capitaine le plus sûr, le plus expérimenté, le plus capable que nous ayons. Je saisis avec joie l'occasion de lui rendre un hommage qu'il mérite si bien. Il est d'ailleurs du pays, vous le connaissez et vous avez en lui la plus grande confiance. » Le ministre termine par ces mots: « Il faut que chacun de nous fasse de grands sacrifices pour la patrie, il faut qu'on se dévoue jusqu'à la mort, car qu'est-ce que la vie s'il faut la trainer en rempart sous le joug de l'étranger et sous la honte des Allemands... Et l'on ose quelquefois m'appeler dictateur. Eh bien, sachez que je suis autant ennemi de celui qui ose me l'infliger. » Tel est à peu près le sens du discours de M. Gambetta.

Un télégramme de Bourbaki au gouvernement de Bordeaux, en date du 18 janvier, annonce qu'après l'insuccès de ses attaques répétées contre les lignes du général de Werder, il se décide à retourner dans les positions qu'il occupait avant les derniers combats. Il nous reste à apprendre de lui s'il a pu opérer ce

se rendre ici avec le viatique. » Ses femmes poussèrent un cri d'effroi. « Pour qui, princesse, le sacrement de l'extrême-onction? — Pour moi, répondit Isabelle d'une voix ferme. — Mon Dieu, ô mon Dieu! Le désespoir vous a donc donné l'horrible courage d'appeler à vous la mort sans attendre que le Tout-Puissant vous l'envoie? — Ne craignez rien, répliqua-t-elle avec une sorte de mépris, la mort saura bien me trouver d'elle-même. Je supporterai la vie aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, mais Dieu me rappellera dans trois jours. — Ne mourrez pas, restez avec nous et redevenez notre bonne maîtresse, dirent ses femmes en sanglotant, et tombant à ses pieds, elles embrassèrent ses genoux. — Mais, mon Dieu! dit Isabelle en laissant tomber sur ses amies un étrange regard, ne voyez-vous donc pas que je suis déjà morte? Oui, je suis morte! mon cœur gît froid et saignant près... — Par la mémoire de votre mère, si lence, princesse, ne vous trahissez pas! lui dit à l'oreille l'ajal en lui pressant doucement le bras. — Relevez-vous mes amies, reprit la princesse, et prêtez attention à ce que j'ai à vous dire; car ce sont les dernières paroles que vous entendrez de ma bouche. » Elles obéirent et l'entourèrent, les yeux voilés de larmes. Isabelle, s'ap-

mouvement sans difficultés ou s'il a dû reculer plus en arrière qu'il ne le projetait. Les sources allemandes et suisses affirment en effet que le 19, le jour même où le général français comptait faire son opération, il a été poursuivi sur toute la ligne de ses forces. Si de Werder a reçu les renforts qu'il attendait et qu'il soit en mesure de prendre l'offensive, il ne restera plus à Bourbaki qu'à se replier le plus tôt sur Besançon et la vallée de la Saône. Sinon il risque de laisser ouverte la route de Lyon et d'être acculé lui-même à la frontière suisse. Déjà les journaux anglais, appréciant son plan de campagne, le comparent à celui de Mac-Mahon abandonnant Châlons pour se porter sur Sedan et proposant un résultat analogue. La prédiction est bien un peu téméraire, mais qu'on ne saurait nier, c'est que les derniers mouvements de l'armée de l'Est, très-audacieux, ne pouvaient se justifier que par une très-grande promptitude d'exécution, qui seule pouvait assurer le succès. Il fallait arriver sur Belfort avant de Werder.

C'est cette promptitude qui a fait défaut et qui laisse aujourd'hui la France, et surtout Paris, plus exposés que jamais aux corps des armées ennemies. Indépendamment des renforts attendus par le général de Werder devant Belfort, et qui l'ont aidé à repousser les attaques de Bourbaki, deux autres corps d'armée marchent encore vers lui pour combiner leurs mouvements avec les siens. L'un de ces corps, composé de régiments westphaliens commandés par le général Franckey, vient de Metz et a déjà dépassé Epinal; l'autre, recruté en Poméranie et placé sous les ordres du général Zastrow, a quitté les environs de Paris, et son avant-garde était le 18 près d'Autun. Le général de Manteuffel, qui doit prendre le commandement en chef de cette nouvelle armée de l'Est, marche avec de Zastrow. Plus que jamais, il est donc urgent que Bourbaki retourne sur ses pas, s'il ne veut pas être coupé de ses bases d'opérations. (Indépendance belge)

BATAILLE DE SAINT-QUENTIN. Le Progrès du Nord publie le rapport suivant sur les deux combats violents que le général Faidherbe a eu à soutenir ces derniers jours. Le 18 au matin, l'armée du Nord quittait ses cantonnements pour se diriger sur Urvilliers et Mézières-sur-Oise. La deuxième brigade du 22^e corps était déjà arrivée à Roupv lorsqu'elle rencontra les avant-postes prussiens. Elle s'arrêta sur la route pour laisser au reste de l'armée et à ses convois le temps d'arriver. Pendant ce temps, la brigade Foerster, qui était arrivée à Vaux, fut violemment attaquée par les Prussiens appuyés d'une batterie de 12. Le manque de cavalerie qui se trouvait à Saint-Quentin ne permettait pas d'éclairer suffisamment cette brigade qui n'avait que des flan-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 23 JANVIER 1871.

4

LES DEUX FEMMES

DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

Chapitre IV

ISABELLE DE PARME

« Je crains que la princesse ne soit malade, dit l'ajal (première camérista) à ses compagnes; depuis plusieurs jours, elle est très-pâle et fort triste, altérée et

(1) Une transposition ayant eu lieu dans la mise en page des feuillets qui ont paru les 19 et 20 janvier, nous les rétablissions en entier.

abattue; jamais, d'ailleurs, elle n'a fait la grasse matinée comme aujourd'hui; voilà deux grandes heures que nous attendons en vain qu'elle nous sonne.

— Ma foi, je vais l'éveiller, reprit-elle après une nouvelle et longue attente; car l'heure approche où elle doit se rendre auprès du duc, et il serait fort mécontent si elle manquait d'exactitude. Suivez-moi donc, mesdames; il est temps d'habiller la princesse. Elle ouvrit doucement la porte de la chambre à coucher d'Isabelle et entra suivie des quatre femmes de chambre. « Elle est encore endormie, murmura-t-elle; les rideaux sont encore fermés; mais il faut que je l'éveille: c'est mon devoir. » Elle s'approcha résolument et entr'ouvrit avec précaution les rideaux de soie rose en disant: Princesse, pardonnez-moie... Tout à coup elle s'interrompit; car, à sa surprise extrême, Isabelle ne dormait pas; elle avait les mains jointes sur sa poitrine, et ses grands yeux espagnols étaient fixés sur l'image de la Sainte Vierge, qui décorait le ciel de son lit. Elle porta lentement des regards interrogateurs sur l'ajal, et cette dernière reprit: « Pardonnez, Altesse si j'ose vous déranger; mais il est déjà tard, et... — Quelle heure est-il? interrompit Isabelle. — Il est neuf heures. » La princesse tressaillit et dit d'une voix solennelle: « Ainsi dans trois jours

seulement! Puis elle reporta les yeux sur l'image de la Vierge, murmura des prières que Dieu seul entendit, et, se levant ensuite avec lenteur, elle ajouta: « Je vais m'habiller. » Jusque-là, cette toilette du matin avait été pour ses femmes l'heure la plus agréable de la journée: Isabelle s'y montrait la jeune fille toute simple, habillant et plaisantant, riant et chantant avec elles; toute contrainte, tout cérémonial en étaient bannis, et l'étiquette espagnole ne recouvrait ses droits que quand Isabelle sortait de son cabinet de toilette. Quelles heures délicieuses! Comme elle paraissait charmante à ses jeunes amies et compagnes de jeu, lorsque, en négligé du matin, elle dansait les belles danses de sa patrie de l'ardente et fière Espagne, où elle avait passé les premières années de sa jeunesse! Son père, fils du roi d'Espagne Philippe V, ne monta qu'en 1748 sur le trône de Parme et Plaisance, Isabelle, alors âgée de sept ans, quitta avec ses parents la cour de Madrid, emmenant à Parme ses compagnes du jeu, filles de grand d'Espagne peu fortunées, et nommées, pour la forme et l'étiquette, ses dames d'honneur. Avec elles seulement il lui permit à Isabelle de parler la belle langue espagnole, de chanter les airs espagnols et de danser les danses espagnoles, d'être Espagnole, en un mot, de même qu'il lui fallait être Française avec son Frère Ferdinand et sa première dame d'honneur; car, au sang espagnol se mêlaient dans ses veines

le sang français de sa mère, Elisabeth de France, fille de Louis XV; de là, la grâce, l'aménité sympathique et le sourire enjoué de cette bouillante et bonne enfant du Midi. Mais la mort d'Elisabeth mit un terme à ce qu'elle avait introduit de mœurs françaises à la cour de l'infant, et ce dernier, une fois duc de Parme, exigea qu'on ne parlât plus de son palais que la langue italienne, la langue de sa nouvelle patrie. Et Isabelle l'aimait, cette nouvelle patrie, à cause de sa musique et de ses galeries de tableaux et de statues; car elle était une grande musicienne et un grand peintre. Après avoir été dans ses appartements l'Espagnole tantôt fantasque et passionnée, tantôt naïve et railleuse; dans les salons, la Française gracieuse et spirituelle, et dans les musées, l'Italienne enthousiaste, qu'était devenue tout à coup Isabelle? Une femme pâle, froide comme une statue de marbre blanc: la vie, l'amour avaient déserté ses yeux mornes, et l'on eût dit que ses lèvres n'avaient jamais connu ni le sourire ni la plaisanterie. Pas un mot, pas un regard pour ses femmes pendant qu'elles l'habillaient et la coiffaient — si effrayées et si affligées de ce changement incompréhensible, qu'elles avaient peine à retenir leurs larmes. L'ajal lui présenta ensuite son chocolat. « Je n'ai plus que faire d'aliments terrestres, dit Isabelle le refusant; ayez la bonté de prier le chapelain de la cour de